

Jim Sumkay : « L'urgence et la boulimie ne sont pas un concept mais une attitude d'artiste, une réalité appliquée. »

« L'art d'attitude existe chez l'artiste lorsque dans son œuvre, l'attitude envers l'art et la vie prend le pas sur le produit esthétique. »

Cette définition de l'art d'attitude est signée Ben Vautier et datée de 1984. Elle s'adapte comme un gant à l'art de Jim Sumkay. Adeptes assidus du mail art électronique, Sumkay est le nouveau venu dans la grande famille des photos reporters. Pour lui, l'objectif premier est de nous faire partager sa passion en nous livrant à chaud, au jour le jour, la moisson de photos qu'il cueille ci et là, lors de ses pérégrinations urbaines. Par son côté obsessionnel, ininterrompu depuis mai 2005, ce cannibale des cli-

chés "volés" révolutionne le petit monde de l'art, tant habitué aux codes bien huilés du circuit officiel.

Je pense bien sûr ici à l'art de la commande docilement voué au service des galeries, des institutions, des collectionneurs et des musées.

Evoluant hors du système marchand, dégagé des gros frais de productions et des enjeux esthétiques - il crée son propre dispositif de diffusion via le réseau du net-, Jim Sumkay a tout simplement court-circuité le système.

Percutante, sa méthode d'infiltration en rafales dans nos boîtes mails a transformé notre PC en un petit musée...

À l'instar de Duchamp qui, par obstination, a fini par faire entrer ses "objets

trouvés" au musée et, de ce fait, a pu les faire sacraliser par l'institution muséale, Sumkay, avec ses "photos trouvées", a réussi le tour de force de pénétrer notre intimité en nous nommant de facto conservateurs attirés de ses feuilletons d'images...

Plus sérieusement, que signifie le mystère de notre addiction quotidienne? Contrairement à d'autres artistes, jouissant d'une plus grande notoriété et qui utilisent le même procédé, les photos de Sumkay ne finissent pas dans nos poubelles virtuelles. On les retrouve chaque jour avec le même plaisir...

L.P.

Entretien de Jim Sumkay par Lino Polegato, réalisé par mail le 16/12/2009.

L.P. : Comment situez-vous votre pratique? Les images que vous prenez apparaissent-elles d'elles-mêmes ou allez-vous les chercher en vous postant aux aguets dans certains endroits stratégiques?

J.S. : Je ne livrerai pas ici mon arsenal de techniques. Je marche, je vais vers l'événement (ou le non-événement) et l'image, le cas échéant, se construit d'elle-même.

Si un décor suggère un personnage qui y est assorti (association texte-image, par exemple), je n'attends guère que quelques secondes. Si rien ne se passe, c'est peut-être qu'une autre image « m'attend » plus loin.

L.P. : Concrètement, comment cela se passe-t-il au niveau de la diffusion électronique de vos photos? À combien d'internautes envoyez-vous vos images? On pourrait facilement vous taxer de cannibale de la photo. Tout ça pourquoi? La gloire? Satisfaire un ego?

J.S. : Il y a un noyau stable de 200 « lecteurs » quotidiens du journal « envoyé ». Je ne veux pas « recouvrir les images de la ville ». J'aime, oui, que le travail (l'exposition) en aval ait des caractéristiques semblables à celui réalisé en amont (la prise de vue). À savoir, un grand nombre de photos, dans la rue, au milieu du public. Il y a un égocentrisme dans chaque artiste et, l'amour-propre m'ayant sauvé un jour la vie, je n'éprouve aucune culpabilité à ce propos.

L.P. : Que pensez-vous des photographes plus intimistes qui sont, finalement, tout le contraire de vous?

J.S. : Si vous allez au-delà de l'image, vous comprendrez que mes photographies sont plus intimes qu'il n'y paraît.

L.P. : Qui sont les photographes que vous respectez dans le milieu de la photo, en Belgique et à l'étranger?

J.S. : Si vous voulez parler de « modèle », je n'en ai pas. Mais j'ai par exemple de la tendresse pour l'œuvre de Willy Ronis. J'ai eu une larme à l'œil en août en apprenant sa disparition. Ce qui me touche également, ce sont les acteurs notoires de l'âge d'or de la photo, pour laquelle il y a une « filiation naturelle ».

L.P. : Y-a-t-il parfois des résistances de la part des gens que vous photographiez? Avez-vous une anecdote croustillante?

J.S. : Pour évoquer les difficultés rencontrées face aux modèles, il n'y a pas que de la résistance. Il y a toute la panoplie de réactions face au miroir ou à l'intrus. Cela va du regard réprobateur aux menaces, en passant par, de rares fois, la tentative d'arracher l'appareil... Pas d'anecdotes croustillantes mais plusieurs modèles involontaires sont devenus de vrais amis...

L.P. : Comment le monde de l'art officiel, le musée de la photo, se comportent-ils avec vous?

J.S. : Je pense ne pas trop intéresser le « monde de la photographie », sans doute parce que je fais un chemin solo, je m'intéresse très peu à ce que font les autres. Par ailleurs, je n'intéresse pas les galeries parce qu'aucune de mes photos n'attend en coulisses (elles sont éditées parfois le jour même sur le site du Musée en Plein air) et parce que j'ai bien plus de plaisir à savoir mes images « vivantes » dans la ville. Avec tout le respect que j'ai pour les photographes « de cimaise », qui visent un public... averti!

L.P. : Au niveau des voyages internationaux, vous vous êtes rendu à La Havane dernièrement, qu'en avez-vous retiré?

J.S. : Les premiers jours, j'ai presque remis en cause la notion même de la photographie, parce qu'il y a une image à faire tous les trente mètres...

L.P. : Les gens réagissent-ils de la même manière là-bas, qu'ici?

J.S. : À cause d'un problème physique, je n'ai pas quitté le centre historique de La Havane. Habitué à la cohabitation avec les touristes (et les photographes) mitraillant à tour de bras, les indigènes ne vous voient plus. Il est beaucoup plus facile d'opérer — même dans les quartiers très pauvres — que dans le Marais à Paris, par exemple.

L.P. : Vous aviez un budget pour le voyage?

J.S. : Le CGRI a refusé d'intervenir sur ce « coup-là », en argumentant, notamment, que je n'étais pas, à leurs yeux, un artiste confirmé. Mais c'est une longue histoire, et non classée encore...

L.P. : Quelle est la définition d'un artiste confirmé, selon vous?

J.S. : Je n'en ai pas, j'attends de cette institution, depuis plus de deux mois, leur définition... J'ai demandé, avec humour mais très officiellement, à l'Evêché de Liège qu'ils me fournissent une attestation de confirmation, sacrement que j'ai reçu en 1960 ou 61...

L.P. : Vous situez-vous dans de créneau de l'art contemporain et, dans la négative, voudriez-vous en faire partie?

J.S. : Qui opère créativement aujourd'hui est un artiste contemporain ! Mais j'ai toujours détalé quand le mot « groupe » surgit. La plupart des expositions collectives a été source de davantage de tensions que de plaisir, pour l'organisateur comme pour moi!

L.P. : On a l'impression, dans vos photos, que vous mettez tout dans le même sac, sans hiérarchie aucune : politiciens, curés, chats, pigeons, hommes de la rue, etc. C'est l'humanité en voie de disparition qui est revisitée?

J.S. : Je le répète : il n'y a pas de message dans mon travail. C'est juste un portrait de nos paysages urbains animés d'aujourd'hui...

L.P. : Le monde des travailleurs semble vous intéresser, c'est un thème important parmi d'autres?

J.S. : C'est un thème parmi d'autres. J'aime tout autant le monde de la contemplation!

L.P. : Vous m'aviez raconté un jour qu'une photo, c'est comme boire un verre de bière. L'art est pour vous une forme de thérapie?

J.S. : Je n'ai jamais pu dire cela, d'autant que dans ma période alcoolisée, je ne buvais que du vin ! Par contre, oui, il y a une recherche de l'ivresse et une réelle addiction quotidienne. Ce n'est donc pas un hasard si, le 1er mai 2010, sauf accident, je fêterai, sans aucun mérite puisque c'est l'abstinence qui serait difficile, cinq années de journal quotidien ininterrompu...

L.P. : Que retenez-vous, in fine, de votre aventure d'arpenteur dans les rues de Liège? Vous faites ça depuis 2005 et vous m'avez un jour avoué une grande lassitude. Auriez-vous l'impression de vous répéter ou d'avoir tout dit dans le créneau bien spécifique de photo reporter que d'aucun vous ont collé comme étiquette...

J.S. : Quand on se relève d'avoir frôlé la mort, il est sans doute légitime de commencer par réapprendre à marcher autour de son berceau.

Quand on a pris un peu d'assurance, on a envie ensuite d'aller voir plus loin, de plus en plus loin. Peut-être aussi, pour y juger l'attachement, par la distance.

Il faut dire qu'au début de cette aventure,

je déambulais dans la Cité ardente cinq à six heures par jour, pour en ramener cinq à six clichés qui avaient « un sens ».

Aujourd'hui, en matière de « rentabilité », l'expérience aidant, parfois une heure suffit à amener son lot d'une quinzaine d'images du même registre.

Forcément, à ce rythme-là, on finit par connaître la plupart des recoins de la ville. On croise souvent les mêmes visages.

La photographie étant aussi le plaisir d'être surpris, il est donc logique de ressentir une certaine lassitude.

Oui, il y a des répétitions dans mon travail, parce qu'il y a des centres d'intérêt et des thèmes, récurrents.

Par contre, énoncer avoir « tout dit », dans n'importe quel domaine (y compris hors artistique) serait à la fois prétentieux et désespérant.

Il ne faut jamais perdre de vue qu'il s'agit ici d'un « journal » (à la manière d'un journal intime, écrit), avec ce que cela comporte comme banalités, comme emballements, comme silences...

L.P. : Le rapport compulsif obsessionnel est souvent invoqué pour qualifier votre démarche. Des historiens de l'art évoquent même un rapport indirect à Araki qui est, lui aussi, boulimique dans la production de clichés. Mais ils insistent sur une différence fondamentale : si chez lui, c'est le sexe qui prime, chez vous, ce serait plutôt la mort, la série quotidienne des photos se terminant souvent par des sujets mélancoliques... C'est intentionnel?

J.S. : Vous voyez donc qu'il y a une lecture plus intime qu'il n'y paraît ! Si je clôture souvent (pas systématiquement) la série de photographies du jour par une image plus « sombre », c'est pour mieux marquer la « mort » d'une journée, pour être plus disponible le lendemain, à la naissance de la suivante...

L.P. : Votre art est probablement contemporain dans le sens où il est directement porté par un art d'attitude. Un art proche de la vie. Vous êtes devenu l'ami de Ben Vautier, un des leaders du mouvement Fluxus. Qu'est-ce qui l'intéresse dans votre travail?

J.S. : Je ne suis pas devenu l'ami de Ben Vautier. Celui-ci a pris connaissance de mon travail à l'invitation de Jacques Charlier, en 2005 déjà. Il a rapidement placé sur son propre site (un lien existe sur le nôtre) un diaporama avec quelques dizaines de mes clichés. Ben m'a invité à une exposition collective, en 2006, à Saint Germain (Le Tas d'esprits). J'ai pu alors me rendre compte de nos ressemblances (l'égocentrisme entretenu, la boulimie) et de nos différences (Ben est autoritaire et exhibitionniste, je ne supporte ni recevoir ni donner un ordre et je suis plutôt réservé). Ce qui intéresse surtout Vautier dans mon travail, comme vis-à-vis d'autres, c'est la (tentative de)

«vassalisation» d'un nouveau venu dans le paysage artistique !

L.P. : Sans la technologie numérique, votre travail aurait-il été possible?

J.S. : Je n'aurais jamais envisagé de reprendre la photographie sans les caractéristiques propres à l'électronique. Le numérique permet la proximité (à un coût réduit), la diffusion en temps quasi réel et offre de satisfaire mon impatience sur-le-champ.

L.P. : Pouvez-vous nous parler en bref des projets que vous nourrissez pour le futur?

J.S. : À l'heure de la parution de votre article, je serai peut-être encore à Pise, où je vais tenter le contact avec deux villes proches de celle-ci qui sont jumelées avec des communes wallonnes. Le principe que j'aime appliquer, quand c'est possible, est d'amener à l'étranger des images de Wallonie ou de Belgique et d'en revenir avec le fruit de ma résidence pour ensuite monter une exposition au pays. L'avantage de mes installations, c'est que je peux les emporter comme bagage de soute, par exemple. L'exposition 'Actitudes', à La Havane, composée de 32 bâches de 90 x 70 cm, tient dans une valise et pèse moins de 22 kg, matériel de fixation compris ! En ces temps de crise, réduire (tous) les frais est de mise et apprécié...

En mars, il y aura une installation à la Foire du Livre. Juste après, je monte 'Motus' (déjà présentée à Berlin et Bruxelles cette année, mais augmentée de nombreuses images) dans le cadre de la Semaine de la Francophonie, à Kiev (d'où ces images de repérage du mois de décembre 2009). En été, il y aura plusieurs installations, sur bâches, de mes images de La Havane dont une, confirmée, à Engreux, juste avant une exposition à Liège pour fêter les 5 ans de la mise en ligne. Ensuite, ce sera l'installation de bâches (permanentes), à Engis, Flémalle et Seraing...

J'espère aussi monter « 300 Instants », dernier volet de la trilogie eurégionale, à Maastricht.

Une résidence est prévue au printemps à Castelmauro, ville jumelée avec Herstal; un projet s'ébauche avec un centre culturel slovène qui voudrait voir exposées mes images de Ljubljana à Belgrade, et inversement...

Mais mes projets ont aussi l'avantage de se monter rapidement. Ce sont ceux-là dans lesquels je m'engouffre le plus volontiers, tête baissée, la plupart du temps sans le moindre budget de départ. À l'heure de ces lignes, il y en aura sans doute d'autres... Oui, l'urgence et la boulimie ne sont pas ici un concept mais une « attitude d'artiste », une réalité appliquée.

page de droite: « 8 femmes de Kiev »

J.S. : J'ai subitement eu le désir de faire une sélection 'orientée'...

Il y a comme un fantasme collectif à propos des femmes de l'Est' (il suffit de taper dans Google 'femme de l'est', 'femme Ukraine', et même 'femme Kiev' pour voir se dessiner un entonnoir vers des sites plus commerciaux que conviviaux... Voilà donc

...

Pour info: Jim Sumkay (+32 (0) 475 20 80 30)
<http://www.museepla.ulg.ac.be/opera/sumkay/archives.html> (archives)
<http://www.museepla.ulg.ac.be/opera/sumkay/installations.html> (installations)

